



Truly, madly, deeply

de Anthony Minghella

fiche technique

Grande-Bretagne- 1990- 1h47
Couleurs. Dolby stéréo.
Dist. : CTV International.
Réal. et scén. :
Anthony Minghella.
Prod. : Robert Cooper.
Prod. ex. : MarkShivas.
Dir. ph. : Rémi Adefarasin.
Déc. : Barbara Gasnold.
Mont. : John Stothart.
Mus. :Barrington Pheloung.
Son. :Jim Greenhorn.
Maq. :Fran Needham.
Eff spé. :Brian Milles, Ian Legg.
Int. :Juliet Stevenson (Nina),
Alan Rickman (Jamie),
Bill Paterson (Sandy),
Michael Maloney (Mark),
Jenny Howe (Burge),
Christopher Rozycki (Titus),
Stella Maris (Maura),
Vania Vilers (le français)
et Awam Amkpa,
Hamilton Baillie, Nick
Burge, Steven Deproost,
Nitin Ganatra, Leroy
Joseph, Jonathan Lunn,
Eddie Vincent, Ton Yang
(Les fantômes)



Résumé

Nina pleure. Elle joue du piano et pleure. Son chagrin est immense, sans limite ni retenue, si fort et si sincère qu'elle a la sensation d'entendre, en accompagnement de sa musique, celle du violoncelle dont Jamie, son amour mort, jouait en virtuose. L'illusion est si grande qu'elle défaille. Brisée de désespoir, elle lâche son clavier... et le charme perdure. Et s'intensifie. Non seulement Nina entend Jamie, mais elle le voit maintenant qui manie l'archet avec une infinie douceur, en écho à son infinie douleur... Et quand ils se précipiteront dans les bras l'un de l'autre, Nina n'étreindra pas que le vide comme on s'y attend: Jamie est vraiment revenu...

TRULY MADLY DEEPLY L'AMOUR A MORT

La réalisation d'un film original sur le sujet rebattu des «fantômes sentimentaux» était

un pari difficile. Non seulement Anthony Minghella le relève avec brio (*Truly, madly, deeply* se démarque totalement et *d'Always*, et de *Ghost*), mais il en renouvelle le genre avec une idée simplement géniale: l'absence d'effets spéciaux. Rien ne différencie les humains des fantômes si ce n'est une certaine pâleur et une extrême frilosité. Ils mangent, boivent, peuvent être vus des vivants, les toucher et continuent d'éprouver les passions qui les animaient «avant» (morceau d'anthologie que la scène où les spectres cinéphiles dissertent longuement sur le choix des chefs-d'œuvre du septième art à revoir en vidéo). Ce parti pris de «non-spectaculaire» renforce encore la puissance des émotions, la justesse des réactions de chacun. En revenant dans le monde des vivants, Jamie a conservé tous ses défauts passés: Nina les avait oubliés. Il a noué de nouvelles relations: elle les trouve par trop envahissantes, s'estimant

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA
ABC

dépossédée de cet appartement dans lequel elle se sentait si seule et dont elle regrette à présent d'en avoir perdu la maîtrise. Elle répugnait à se l'avouer: sa liberté nouvelle avait aussi de bons côtés; elle lui manque. Bien sûr, chacune de ses prises de conscience culpabilise Nina et quand Jamie lui demandera: «Veux-tu que je reparte?», elle répondra non. Mais trop vite et trop fort. Et quand, à son tour, elle rencontrera celui dont elle sait qu'il doit succéder à son amour défunt, Jamie s'effacera: ils ont l'un et l'autre compris que leur couple était irremplaçable, certes, mais renouvelable, enfin. Resnais l'avait pressenti dans *L'amour à mort*: si on se donne la mort à la disparition de l'Aimé, c'est le prochain amour qu'on assassine. Tel est le parti pris du réalisateur: L'abnégation qu'il prête à son héros, lequel doit être possédé d'un incomparable amour pour comprendre que c'est en revenant sur terre qu'il la délivrera de lui... *Truly, madly, deeply* est doublement un remarquable premier film: le premier d'Anthony Minghella, le premier qui sache montrer à ce point de sensibilité et d'humour mêlés que l'amour est avant tout un magnifique don de soi.

Gina Cervi

Entretien avec Alan Rickman Des personnages en trois dimensions

- *Truly, madly, deeply* est votre premier personnage romantique...

Oui, au cinéma mais pas au théâtre. J'ai, durant de longues années, suivi une carrière théâtrale. Ce film est important pour moi parce qu'il va m'ôter une étiquette qu'on s'est empressé de me coller avec *Piège de cristal*. Mon image va être détruite avec ce film comme avec *Close my eyes* de Stephen Poliakoff et *Bob Roberts* de Tim

Robbins.

- *Le réalisateur et l'actrice de Truly, madly, deeply* viennent également du théâtre...

Oui, j'ai souvent travaillé avec Juliet Stevenson au théâtre. Nous sommes très liés. Bien se connaître avant nous a permis de mieux instaurer ce climat intimiste si particulier. Nous avons les mêmes priorités et nous n'avons pas perdu de temps. Nous l'avons tourné en cinq semaines.

- *Le film s'appuie sur un contexte social précis et une somme de détails très quotidiens...*

Oui, la toile de fond est capitale. Le film était écrit spécialement pour Juliet, certains aspects sont issus directement de sa vie, pas la mort du mari, mais un tas de détails comme la politisation du personnage. La combinaison entre l'auteur et la comédienne a été un élément moteur de l'histoire. Tout tourne autour de la personnalité de Juliet qui joue sur la vérité et l'émotion. Nous avons beaucoup travaillé ensemble sur les détails réalistes afin de créer un climat d'authenticité.

Émotion intense

- *Votre personnage est à la fois émouvant, fantaisiste, tout en subtilités...*

J'aime ce genre de personnage très nuancé. J'apprécie de travailler sur l'ambiguïté d'un caractère. Je préfère que le spectateur soit partagé, qu'il l'aime puis le déteste par moments, que rien ne soit acquis. Dans *Truly, madly, deeply*, il semble parfois bon ou mauvais, simple ou complexe. Il était passionnant à construire à cause de tous ces éléments contradictoires. Je tiens à apporter ces nuances à un rôle, établir une distance et de l'humour, même dans les scènes les plus douloureuses.

- *Le film est ouvert à plusieurs interprétations...*

Oui, beaucoup de gens pensent que le retour du mari n'est qu'un rêve, que tout se passe dans la tête de la femme. Juliet, le réalisateur et moi-même croyons le contraire. Pour nous, il revient réellement. D'ailleurs le spectateur ne veut pas que mon personnage s'efface à la fin, mais il le faut.

- *Avez-vous suivi de nombreuses répétitions ?*

Nous avons répété deux semaines, c'était indispensable. Les producteurs ont tendance à penser que les répétitions font perdre de l'argent, mais on en gagne finalement puisqu'on travaille plus vite ensuite sur le tournage. La difficulté d'un tel rôle est allégée par cette préparation et par l'entente privilégiée existant entre nous. *Truly, madly, deeply* offre l'opportunité extraordinaire de travailler avec une grande comédienne comme Juliet sur un scénario d'une rare qualité. C'était une merveilleuse difficulté. Il est dur de parler froidement de ce film très spécial. Je l'ai vu dans un festival à Santa Barbara avec Juliet. Pour la première fois, nous étions entourés de spectateurs ordinaires. Ils ont acheté le pop-corn, les coca... Les lumières se sont éteintes et un grand silence s'est installé progressivement. Ils riaient ensemble dans les scènes drôles, puis partageaient les instants d'intense émotion. C'était extraordinaire. Le film dégage quelque chose de particulier que je parviens mal à définir. Il est très fragile, il touche des choses profondes et personnelles en chacun de nous. Spécialement chez les femmes parce qu'il est entièrement perçu à travers les yeux d'une femme. Mais il permet également aux hommes de reconnaître leur propre féminité.

Des méchants inattendus

- *On vous a découvert au cinéma avec*

Piège de cristal *dans un rôle particulièrement inventif...*

Nous avons tous un côté noir, je m'en suis servi pour ce rôle qui a eu un impact dans le monde entier grâce au succès du film. On a dit par la suite: «Rickman, le méchant du cinéma» uniquement à cause de cette composition ! C'est incroyable comme cela a marqué les gens.

- Vous avez le don de voler la vedette aux stars ! Bruce Willis (Piège de cristal), Tom Selleck (Quigley l'Australien) et Kevin Costner (Robin des bois)... Vos rôles ont marqué les spectateurs..

J'espère ! J'essaie de créer des personnages vivant en trois dimensions si possible, ou au moins de les rendre les plus complexes possible. Dans ces trois films, ces méchants vivent seulement en deux dimensions, ils restent très primaires. Cela me plaisait alors de tirer la couverture à moi, d'aller à l'encontre des préjugés pouvant se porter sur ce type de personnages, de les fouiller pour dégager des choses non convenues, inattendues. J'aime quand les spectateurs me disent, à propos de *Piège de cristal*: «Je vous détestais mais c'était étrange parce que j'espérais pourtant que vous réussiriez à vous en sortir» Là, je me réjouis à l'idée d'avoir fait passer la complexité. J'ai commencé le cinéma immédiatement après avoir joué pendant deux ans au théâtre «Les liaisons dangereuses» auprès de Juliet Stevenson qui incarnait madame de Tourvel. Interpréter Valmont représentait un bon entraînement pour *Piège de cristal* ! Pour jouer quelqu'un d'ambigu que l'on aime et déteste à la fois.

- Vous semblez vous être franchement amusé en vous autoparodiant dans Robin des bois...

Oui, c'était vraiment drôle. Kevin Reynolds m'a laissé libre de personnifi-

er à ma façon le shérif de Nottingham. Je suis carrément allé dans l'excès, je l'ai rendu totalement fou. Il pense être un brillant génie alors qu'il se ridiculise continuellement. Pour le public qui ne me connaissait qu'au cinéma, ce rôle m'a permis de m'amuser avec ma propre image, de m'autoparodier et de pousser mon jeu jusqu'aux gags. C'est un énorme clin d'oeil.

Le goût des mots

- Vous êtes très attaché au texte et à son rythme. Abordez-vous tous vos rôles par une recherche sur le phrasé ?

Oui, c'est une des bases de ma technique. Le travail sur le mot et sur le rythme est en effet essentiel pour moi. Cela occupe une grande place dans l'élaboration de mes personnages. J'éprouve beaucoup de respect pour les écrivains. Je suis perdu sans les mots intéressants, sans les phrases qui définissent exactement chaque caractère. Si les écrits restent un peu vagues, je cherche longtemps le moyen de les modeler, de les secouer, de leur donner vie. Il arrive qu'une phrase me donne la clé d'un personnage et qu'elle m'oriente vers la tonalité appropriée. Anthony Minghella, le réalisateur de *Truly, madly! deeply*, est un excellent écrivain, auteur de nombreuses pièces et de scénarios. Stephen Poliakoff (*Close my eyes*) également. Ce sont des metteurs en scène pour qui le texte compte, j'aime travailler avec ces gens-là.

- Sur *Closet land* vous effectuez justement un énorme travail sur le texte et la voix...

Oui, ce film était très dur, il représente un grand défi. La première semaine nous avons tourné trente pages de dialogues, chose énorme pour seulement deux comédiens. Il était difficile de garder la concentration durant des pris-

es longues souvent de huit minutes. Mon personnage évolue, il montre peu à peu ses faiblesses. J'ai dit à la réalisatrice qu'il me serait impossible de jouer ce tortionnaire s'il ne se révélait pas à son tour comme une sorte de victime. On peut imaginer qu'il a été autre chose avant, qu'il est victime de sa lâcheté et de ses choix. Il me fallait faire passer cette idée par tout un travail sur les mots.

- Vous venez d'obtenir le British Award du meilleur acteur anglais de l'année pour trois films, *Truly, madly, deeply*, *Robin des bois* et *Close my eyes*...

C'est important pour moi car ce sont trois compositions où je montre des facettes totalement différentes. Cela m'enlèvera définitivement ma première étiquette ! Je suis un peu chacun de ces personnages à travers une démarche toujours basée sur l'ambiguïté. Il est possible de trouver de l'humour dans n'importe quel rôle. Cela ne signifie pas tomber dans le gag et le rire facile mais infiltrer de l'humour, même dans le caractère le plus triste. Et pour le public, c'est une manière de rentrer plus facilement en contact avec le personnage.

Propos recueillis par Danièle Parra
La revue du cinéma n°481